

Régimes narratifs et récits de voyage au Japon (1890-1930). Le voyage comme «leçon des choses» et de la modernisation

In: Genèses, 35, 1999. pp. 83-106.

Résumé

■ Hidetaka Ishida: Régimes narratifs et récits de voyage au Japon (1890-1930) Si le voyage fut, avec la traduction, un facteur majeur de la modernisation du Japon, il fallut la mise en place d'un nouveau régime de discours pour que les relations de voyages deviennent langagièrément une expérience narrative moderne. L'invention de la littérature moderne était au cœur de ce processus de formation de l'espace de représentation national, qui s'affirma en rupture avec l'univers classique des Lettres chinoises. Les écrivains japonais firent de . relations de voyages autant de «laboratoires » de la modernité, en intégrant . dans l'univers de sens de la nation moderne des étapes historiques de ses expériences de l'étranger.

Abstract

Narrative Systems and Travelogues in Japan (1890*1930) While travelling was a major factor, along with translation, in modernising Japan, a new system of discourse had to be set up so that the accounts of travellers could become, from the standpoint of language, a modern narrative experience. The invention of modern literature was at the core of this process of forming an area of national representation, which asserted itself as a break from the classical world of Chinese letters. Japanese writers turned their travelogues into "testing grounds" of modernity, by integrating the historical phases of experiences abroad into the modern nation's world of meaning.

Citer ce document / Cite this document :

Ishida Hidetaka. Régimes narratifs et récits de voyage au Japon (1890-1930). Le voyage comme «leçon des choses» et de la modernisation. In: Genèses, 35, 1999. pp. 83-106.

doi : 10.3406/genes.1999.1568

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_35_1_1568

RÉGIMES NARRATIFS
ET RÉCITS DE
VOYAGE AU JAPON
(1890-1930)

LE VOYAGE COMME

« LEÇON DES CHOSES »

DE LA MODERNISATION

Persée
BY:
creative commons

Le voyage – comme la traduction – fut l’une des pièces maîtresses de la modernisation du Japon. Ce fut l’apparition de la flotte américaine du commodore Perry au large des côtes nippones, au milieu du XVIII^e siècle, qui contraignit le shôgunat à se rendre à l’évidence de la nécessité de consentir à l’ouverture du pays. Une fois sauté ce verrou de la politique impériale, qui s’était traduit par une fermeture quasi absolue du pays qui dura près de deux siècles, les Japonais commencèrent très rapidement à multiplier les voyages vers l’étranger: alors qu’en 1853, date de l’arrivée de Perry, la dernière ambassade partie du Pays du Soleil levant datait de 1613, dans les années qui suivent – entre 1860 et 1867, soit dernières années du règne des Tokugawa – on ne dénombre pas moins de six envois d’ambassades et de délégations qui passèrent les océans en direction de l’Occident – Europe et États-Unis. Cette activation soudaine de la diplomatie du shôgunat était certes motivée par la nécessité de négocier des traités, notamment ceux concernant les conditions de l’ouverture de ports japonais aux navires et au commerce des puissances, de passer commande d’armements, de recruter les ingénieurs ou de faire reconnaître, aux yeux des dites puissances, la légitimité d’un pouvoir qui se trouvait de plus en plus contesté par la montée de mouvements rebelles qui se réclamaient

Hidetaka Ishida

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

Illustration non autorisée à la diffusion

de l'empereur (voir encadré 1). Mais les navires qui quittent le Japon n'en comptaient pas moins, parmi leurs passagers, des personnalités qui allaient jouer des rôles déterminants dans les événements qu'il est convenu de désigner comme la Restauration du Meiji, tel Katsu Kaishû, homme qui négocia le processus pacifique de la passation de pouvoir et de l'intronisation de l'empereur Meiji, tel encore Fukuzawa Yukichi, la plus grande figure des Lumières japonaises. Naviguer outre-mer pour atteindre la « civilisation » fut aussi une aspiration révolutionnaire, une tentative de briser la loi de fermeture du pays, comme en témoigne la fameuse tentative manquée de Yoshida Shôin (voir encadré 2). La Restauration et la mise en place du Gouvernement du Meiji ne réduisirent pas, tant s'en faut, l'importance et la nécessité de voyages outre-océaniques: l'ère de Meiji elle-même débute par un tour du monde, celui qu'accomplit la quasi-totalité du Gouvernement à partir de l'an 4 du Meiji (soit 1871), dans le cadre de ce qu'il est convenu de désigner comme « l'ambassade Iwakura » avec pour effet d'interrompre

Encadré 1

En 1613, le daimyô chrétien Date Masamune envoya son ambassadeur au Mexique, en Espagne et à Rome pour développer le commerce, mais cette approche resta sans conséquences, à cause de la politique de l'enfermement décidé par le shôgunat. En 1635, le Gouvernement du shôgun interdit à tout Japonais de se rendre à l'étranger. Il écrase les révoltes des chrétiens de 1637-1638; il refuse toute relation avec le Portugal et l'Espagne en décidant de traiter seulement avec les Hollandais protestants. Depuis cette époque, le Japon des Tokugawa adopte une politique de fermeture du pays en limitant le commerce extérieur au comptoir près du port de Nagasaki. Les Pays-Bas restèrent le seul de tous les États occidentaux à entretenir des relations diplomatiques avec le Japon, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, au moment où, en 1853, le commodore américain Matthew C. Perry de la flotte des Indes de l'Est arrive au port d'Uraga et exige l'ouverture du pays. Le Gouvernement du shôgun signe un traité de paix et d'amitié en 1854 et un traité de commerce avec les Américains; à partir de cette date, les traités, inégaux, analogues avec les autres États occidentaux vont se multiplier avant la fin du règne des Tokugawa en 1867.

En 1860 le navire *Kanrimaru* transportant à bord l'ambassade du shôgun pour la ratification du traité nippo-américain, traverse le Pacifique pour atteindre San Francisco. Ce fut la première délégation du Japon qui voyagea à l'étranger depuis deux siècles et demi.

Devant la crise du régime provoquée par les pressions des puissances étrangères s'exprimant par la diplomatie des canons, le pays se divisa entre les partisans de la politique du *Kaikoku* (ouvrir le pays) et celle du *Jôï* (chasser les étrangers) dans les années 1850 et 1860. Les partisans du *Jôï* se réclamèrent de l'empereur, en contestant la légitimité du shôgunat qui négocia les traités inégaux avec les étrangers. Ils trouvèrent leurs forces politiques d'opposition dans le camp des fiefs du Sud du Japon: le Chôshû et le Satsuma qui réclamèrent le retour à la souveraineté de l'empereur. Ce fut cette guerre civile qui conduisit le pays aux événements de la Restauration du Meiji. Les partisans du retour de l'empereur en appelaient à la « restauration » du règne personnel de celui-ci: le shôgunat dont la forme du gouvernement apparut au XVII^e siècle étant alors considérée comme dénaturation du règne impérial.

toute gestion gouvernementale des affaires publiques pendant presque deux ans (voir encadré 3). Parmi ses membres figurent, outre Iwakura Tomomi, Premier ministre de l'empereur, Kido Takayoshi, conseiller de

Encadré 2

Katsu Kaishû (1822-1899): ministre éclairé de la fin du règne des Tokugawa, il organise la traversée du Pacifique en 1860 pour la mission de ratification du traité de commerce nippon-américain; réformateur du shôgunat, il s'oppose, dans les événements de la Restauration, aux partisans de guerre contre les forces se réclamant de l'empereur, négocie la reddition pacifique des armées du shôgun. Il deviendra ministre du Gouvernement du Meiji.

Fukuzawa Yukichi (1834-1901): penseur, éducateur et journaliste, il s'initia sous le shôgunat aux « études hollandaises » d'abord et aux « études anglaises » ensuite; il établit son école à Edo en 1858. Engagé comme interprète par le gouvernement du shôgun, il participe aux délégations qui se rendirent en 1860 aux États-Unis, en 1862 dans les pays européens. Ses ouvrages: *Seiyô jijyô* (L'État de l'Occident) de 1866 à 1870, *Bummei-ron no gairyaku* (L'Aperçu général de la théorie de la civilisation) en 1875 et les fascicules de *Gakumon no susume* (l'Appel à

l'étude) de 1872 à 1876 étaient les principaux livres d'initiation qui déterminèrent l'introduction de la civilisation occidentale au début de l'ère Meiji. Il fonda en 1874 le collège Keio Gijyuku (l'actuelle Université Keio); il lança aussi le journal *Jiji Shimpô* en 1882. Il est considéré comme la plus grande figure des *Keimôka* (hommes des Lumières) du Meiji.

Yoshida Shôin (1830-1859): révolutionnaire, idéologue, éducateur issu du Chôshûn (région du Sud du Japon), prône la théorie de la défense navale dans les années 1850. À l'arrivée du commodore Perry en 1854, brisant l'interdiction, il tente de se faire accepter à bord du navire pour aller en Occident. Tentative soldée par l'échec, il se constitue prisonnier. Ce coup spectaculaire cristallise les idées nationalistes de l'époque, il fonde l'école « Shôka son juku » où se formera une idée de la subversion du régime. Dans une affaire de répression à la veille de la Restauration (*Bansha no goku* en 1859), il est exécuté.

Encadré 3

L'« ambassade Iwakura » est une délégation diplomatique qui partit du Japon en novembre 1871 et qui se rendit dans douze pays en Amérique et en Europe – États-Unis, Angleterre, France, Belgique, Pays-bas, Prusse, Russie, Danemark, Suède, Italie, Autriche, Suisse – avant de rentrer au Japon en septembre 1873. Elle était présidée par Iwakura Tomomi (1825-1883), représentant de la noblesse dans la Restauration et Premier ministre de l'empereur. Elle comptait parmi ses membres: Kido Takayoshi (1833-1877), l'un des trois « hommes de la Restauration » avec Okubo Toshimitsu et Saigô Takamori, alors conseiller de l'empereur, Okubo Toshimichi (1830-1878), ministre des Finances qui fondera le ministère de l'Intérieur à son retour, Itô Hirobumi (1841-1909), ministre de la Construction qui deviendra l'homme central de l'oligarchie du Meiji (plusieurs fois chef de gouvernement, c'est lui qui va concevoir la

monarchie constitutionnelle du Meiji et fondera la politique des partis). Toute la classe dirigeante du pays voyagea ainsi pendant deux ans. Les trois objectifs suivants dictaient les missions de cette ambassade: la transmission, auprès des pays signataires des traités sous le shôgunat, des lettres d'État du nouveau gouvernement du Japon; la négociation préalable pour la révision de ces traités inégaux; les investigations sur l'état de la civilisation des pays occidentaux. La délégation rencontra les principaux responsables des pays partenaires à l'époque, mais ces objectifs diplomatiques étaient loin d'être atteints. Cette visite donna lieu à la publication de rapports officiels colossaux qui recensent tous les aspects des institutions, des lois, de l'économie, de la technique et de l'industrie, de l'armée, de la culture; ils constituèrent ainsi le fonds documentaire pour la modernisation du pays durant la première période du Meiji.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

l'empereur, Ôkubo Toshimichi, ministre des Finances, ou encore Itô Hirobumi, ministre de la Construction: dans la logique de la mise en œuvre du projet de Restauration, tous ces hommes vont devenir dans les années suivantes l'oligarchie du Meiji. À côté de ces hommes d'État, on voit aussi se profiler parmi des figures d'hommes de lettres et des étudiants: Fukuzawa Yukichi, pour qui ce fut le troisième voyage depuis son équipée du *Kanrinmaru*¹, Nakae Chômin, futur penseur des Lumières surnommé «le Rousseau de l'Extrême-Orient», Dan Takuma, Tsuda Umeko, Kaneko Kentarô, etc. (voir encadré 4).

Ces voyages officiels étaient, bien entendu, dictés par les urgences de la diplomatie naissante de l'État moderne en gestation. Ainsi, par exemple, les objectifs de l'ambassade Iwakura consistaient-ils à transmettre les lettres officielles de l'État du Meiji aux pays signataires des traités avec l'ancien gouvernement du shôgunat; à préparer la renégociation des traités inégaux; et enfin à conduire des enquêtes sur les cultures et institutions des pays européens et des États-Unis d'Amérique. Mais ces visites donnèrent à ces voyageurs l'occasion de faire l'expérience réelle de la «Civilisation»: le *Bunmei-Kaika* (litt. l'ouverture à la civilisation) Ce néologisme créé vers 1860 par

1. Le *Kanrinmaru* est un bâtiment de l'armée du shôgun, construit par les Hollandais en 1856. En 1860 il emmena à son bord la délégation du Gouvernement shôgunat pour la ratification du traité nippo-américain. Cette équipée fut dirigée par Katsu Kaishû. La traversée est remémorée comme un événement historique, symbolisant l'événement de l'ouverture du pays à la fin du règne du shôgun.

Encadré 4

Nakae Chômin (1847-1901), idéologue des Mouvements des libertés et des droits civiques (*Jiyû Minken Undô*) qui réclamèrent l'ouverture du Parlement, est envoyé en France comme stagiaire du ministère de la Justice du Gouvernement japonais. De son séjour en France (1871-1874), il rapportera la pensée des Lumières. Il publie notamment la traduction du *Contrat social* (1882) avec ses propres notations: il va fonder le journal *Toyô jiyû shinbun* (le Journal de la liberté en Orient) en 1881; il va critiquer la Constitution du Meiji et prôner le suffrage universel.

Industriel et ingénieur, Dan Takuma (1858-1932) accompagna l'ambassade Iwakura aux États-Unis et en reviendra diplômé de l'université MIT. Après une courte carrière à l'Université et au ministère de la Construction, il entre dans la direction du conglomérat Mistui et développe les mines. Il deviendra le dirigeant incontesté du conglomérat Mitsui, le plus gros groupe industriel du Japon d'avant la Deuxième

Guerre mondiale. Il fut assassiné dans un attentat de l'extrême droite en 1932 (l'affaire Ketu-meidann qui marqua la montée du fascisme japonais).

Tsuda Umeko (1864-1929), éducatrice et pionnière de l'éducation féminine, partit avec l'ambassade Iwakura, très jeune, à l'âge de 7 ans. Elle reviendra au Japon à 18 ans et enseignera à l'université de jeunes filles Ochanomizu; elle fonde en 1900 le collège Tsuda (l'actuelle université de jeunes filles Tsudajuku) pour le développement de l'éducation des femmes.

Kaneko Kentarô (1853-1942), responsable fonctionnaire du Meiji, accompagna l'ambassade Iwakura jusqu'aux États-Unis et y resta sept ans pour obtenir le diplôme de droit de Havard University. Il prépara comme secrétaire du cabinet d'Ito Hirobumi la rédaction de la Constitution du Meiji (1889). Il fut considéré comme «gardien de la Constitution» de l'État du Meiji.

Illustration non autorisée à la diffusion

Le Kanrinmaru: K. Httori et S. Konishi: *Gaho Kindaishi*, tome I, Tokyo, éd. en reproduction par Nihon Tosho Centre, 1989

Fukuzawa Yukichi pour traduire le terme anglais de *civilization*, qui deviendra l'un des mots d'ordre majeurs de la nation du Meiji, était explicitement motivé par ce « choc des cultures » auquel le cerveau de l'État naissant se trouva confronté dès les premiers moments de sa formation. De ces missions à une période charnière, découlent les premières relations de voyages. Ces rapports officiels ou individuels sont tous encyclopédiques et servirent pour ainsi dire de leçons de choses de la modernisation.

Les écrits de Fukuzawa Yukichi et les rapports officiels de l'ambassade Iwakura constituent deux illustrations emblématiques des relations de voyages de la période de la Restauration. Fukuzawa, figure représentative des Lumières japonaises, après une traversée du Pacifique au bord du *Kanrinmaru*, en 1860, et une série d'ambassades

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida
*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

pour le compte du shôgunat qui le conduisent dans six pays d'Europe en 1862, commence à publier ses premiers écrits sur la civilisation occidentale. La première livraison de son *État de l'Occident* date de 1866, la dernière de 1873. Cette publication, livrée en fascicules, est un mélange de récits de voyage et de traductions compilées : l'auteur tente de donner l'aperçu général des mœurs et des institutions des pays occidentaux ; conçu comme une sorte d'encyclopédie des choses occidentales visant à instruire le public de la nécessité d'ouvrir le pays à la « Civilisation » (d'où le terme *Bumei-Kaika*).

Pour Fukuzawa, si les traductions constituaient des « leçons de mots » de la civilisation occidentale, les choses vues confirment ce qu'on avait lu dans les livres. La coexistence des deux sortes d'écrits que constituent les récits de voyages et les traductions de passages lus dans les livres, se justifie par la visée des Lumières qui consiste à énoncer les leçons de la Civilisation.

Les voyages de l'ambassade Iwakura donnèrent lieu à la publication, en 1878, de cent tomes de rapports officiels. Ces rapports sans précédent par leur envergure, leur caractère systématique, l'ampleur des investigations et la diversité des sources d'information, se donnent pour objectif explicite d'inventorier tous les aspects des institutions, cultures et mœurs de onze pays européens et des États-Unis d'Amérique : régimes politiques, systèmes juridiques, économies, industries, armées, sociétés, idées, croyances... Tous les projets de modernisation des institutions et des politiques de l'État du Meiji en découleront. Ils serviront aussi de modèles génériques aux rapports de voyages, d'expéditions et d'investigations des émissaires à l'étranger durant les premières années de l'ère Meiji. Ainsi peut-on soutenir que le premier mouvement du processus de modernisation japonaise s'est engagé comme effectuation des connaissances encyclopédiques amassées sur le système mondial au milieu du XIX^e siècle : aussi bien les récits des Lumières² que les rapports officiels sont des leçons de choses de la Civilisation, dont l'enjeu majeur est la constitution de l'État moderne.

« Quitter l'Asie et rejoindre l'Europe » (Datsu « a Nyû » ou), tel fut le mot d'ordre assigné à l'ouverture à la « Civilisation », lancé par Fukuzawa. La « Civilisation » signifiant ici l'occidentalisation, on aurait pu croire que les Japonais auraient privilégié les voyages vers l'Occident. Il ne manqua pas au contraire d'ambassades et

2. On parle de « lumières » au Japon, en termes de *Keimô* qui veut dire ouvrir l'esprit en le faisant sortir de l'ignorance. C'est notamment la génération de Fukuzawa qui se désigne comme *Keimô Ka*, hommes de lumières : leurs références pouvaient être aussi bien anglo-saxonnes (voir la *Déclaration de l'Indépendance* ou les écrits de J. S. Mill, traduits par Fukuzawa) que françaises (voir le *Contrat social* traduit par Nakae Chômin).

d'expéditions vers des pays et des régions non occidentaux, qui débutent dès les premières années du Meiji. On recense ainsi des rapports et récits de voyages vers le Siam (an 8 du Meiji), l'Asie centrale (an 19), l'Inde (ans 19 et 20), la Perse (an 24), la Turquie (an 24), vers l'Océanie (an 25), les îles du Pacifique du Sud (an 26). La plupart des voyageurs sont des officiels, le plus souvent des militaires, munis de lettres diplomatiques et qui explorent la réalité géographique et géopolitique du monde en même temps qu'ils acheminent les lettres officielles du Gouvernement ou négocient les possibilités de commerces. Ils font des investigations systématiques sur le climat, sur la géographie, sur les populations, sur les religions, les habitats. Les rapports officiels sont donc aussi encyclopédiques; les ambassadeurs ou les explorateurs font l'expérience de la réalité du monde mondialisé, dont ils avaient acquis les connaissances préalables par les livres occidentaux. Ainsi le rapport officiel du voyage en Perse de l'an 13 du Meiji, répertorie la géographie, les climats, les populations, les institutions et les lois, les finances, l'éducation, les armées, les commerces, les systèmes de transport et de communication, les monnaies et les unités de mesures; il intègre dans sa deuxième partie le journal de bord de l'équipe. À côté des rapports officiels, ces voyages ont pu donner lieu aussi à la publication de récits, comme en témoigne par exemple celui tenu par le diplomate Yoshida Masaharu, lors de l'expédition de l'an 13: *Exploration de l'Islam: Voyage en Perse*³ édité en l'an 27 du Meiji (en 1894) dans lequel il relate son expédition effectuée treize ans auparavant. La Perse, présentée souvent comme un pays en «extrême occident» de l'Asie pour les Japonais situés en «extrême orient», fait l'objet d'une curiosité intense, car, étant ni de l'Occident ni des pays d'Asie dont les Japonais se sentent géographiquement et historiquement proches, ce pays constitue, ainsi que s'exclame le voyageur dans sa préface, des «ciel et terre absolument inconnus jusqu'à présent pour nous».

Tous ces voyages sont médiatisés par les connaissances encyclopédiques puisées essentiellement dans la lecture des livres occidentaux. La lecture comparée de ces rapports et récits de voyages vers l'Occident et vers l'Orient nous révèle, plutôt qu'une différence fondamentale, une continuité de la disposition narrative. En effet, une même économie de la narration et de la représentation préside à tous ces récits. Les Japonais se rangent simultanément à

3. Yoshida Masaharu, *Kaikyo Tanken Perusha no Tabi*, 1894, rééd.: Yumani Shobô, 1988.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

l'évidence de la mondialisation de la domination de l'Occident et à celle du caractère encyclopédique du savoir occidental dont ils avaient entrevu les fragments par la lecture des livres occidentaux. Tout est ici placé sous le signe de la modernisation et de la civilisation, comme l'illustre cet entretien que Yoshida parvint à obtenir avec le shah Naseroddin : après l'échange de discours officiels où la rencontre est présentée comme les « retrouvailles » de l'extrême-Occident et l'extrême-Orient de l'Orient lui-même, la conversation avec le shah porte sur l'existence de chemins de fer, sur l'empereur et la constitution, sur la construction de navires, sur l'organisation des armées. Le shah demande ainsi si les Japonais ont déjà construit par eux-mêmes des locomotives ou des navires, s'ils ont une constitution et un gouvernement au sens occidental, s'ils ont adopté l'organisation des armées européennes. L'entretien, relaté dans le style classique chinois, porte ainsi sur les principaux registres des avancées de la modernisation selon le modèle occidental.

Ce qu'on peut lire, dans cette production massive de récits de voyages durant toute la période de la Restauration, c'est en fait un bouleversement d'univers de référence qui n'engage pas seulement le rapport à l'Occident. Avant cette ouverture à la « modernité », l'univers culturel dans lequel s'insérait le Japon était celui des lettres classiques chinoises qui avait son propre système encyclopédique de références. Lorsque le Japon commence à s'intégrer dans le système d'États-nations au milieu du XIX^e siècle, ce qui a lieu c'est un passage de l'univers sinisé à l'univers occidental – dans les termes d'Immanuel Wallerstein⁴ un brusque passage de l'« empire-monde » au « monde-monde ». L'« empire » en l'occurrence, dans le contexte du Nord-Est asiatique, désignait cette zone culturelle sinisée : les connaissances des lettres chinoises représentaient elles-mêmes une vaste encyclopédie qui constituait la base de l'ensemble de connaissances de l'Univers. C'est la problématique du langage et de l'économie de l'écrit, et plus précisément, la traduction culturelle qui constitue le cœur du repositionnement opéré par ces récits. Les rapports officiels et la plupart des récits de voyage de cette période sont encore écrits dans le langage appelé *Kanbun'tai* (style écrit) classique, qu'on appelle au Japon *Kanbun* (litt. les lettres chinoises)⁵. Par cette écriture, ils appartiennent – sauf sans doute les écrits de Fukuzawa qui cherchent à s'oraliser – à l'univers de la culture

4. Immanuel Wallerstein, *Le système du monde du xv^e siècle à nos jours*, Paris, Flammarion, 1980.

5. Sur cette situation linguistique, voir Sakai Naoki, *Voices of the Past*, New York Ithaca, Cornell University Press, 1992 ; Ishida Hidetaka « La condition de la légitimation moderne » in Les actes du colloque Paris VIII « Traduction et ses effets » (publication en préparation sous la direction de Béatrice Didier et Jacques Neefs).

écrite d'avant Meiji. La traduction des textes de langues occidentales ne se faisait pas entre les langues d'origine et la langue japonaise; mais bien entre ces langues et une langue écrite que la culture japonaise partageait avec l'univers des Lettres chinoises. Par les traductions des textes occidentaux qui avaient déjà débuté bien avant l'ouverture du pays⁶, les Japonais étaient en train de changer d'univers de connaissances: l'introduction des connaissances européennes modifiait la configuration encyclopédique de l'univers de références sinisé. Mais s'ils avaient ainsi pu avoir accès par la traduction à l'existence d'autres systèmes de concepts, ils étaient encore enfermés dans l'univers linguistique dominé par les canons des lettres chinoises. L'expérience des voyages et des choses vues, avait certes donné à ces notions traduites une dimension de contenu vécu, mais il fallut attendre les réformes linguistiques et la mise en place d'un nouveau régime de discours, dans les années 20 du Meiji, pour que les relations de voyages deviennent langagièrement une expérience narrative moderne.

Les choses littéraires et la révolution du langage vernaculaire

«Écrire comme on parle», tel fut le mot d'ordre des mouvements de réformes linguistiques appelés *Gen'bun'itchi* (l'unification du parler et de l'écrit).

Depuis le début du Meiji, la volonté de réformer la langue écrite en la faisant coïncider avec la langue parlée est revendiquée par des tendances politiques et culturelles très diverses. Elles ont en commun de viser à dégager la langue écrite de l'emprise de l'écriture chinoise. Comme ce fut le cas du latin avant le XVI^e siècle en Europe, si la plupart des intellectuels japonais ne parlaient pas le chinois, ils lisaient les textes chinois écrits en idéogrammes en les adaptant à la syntaxe japonaise. Il faut noter que le japonais est une langue de la famille ural-altaïque qui n'a aucune affinité linguistique avec la langue chinoise. Cette pratique millénaire a donné naissance à la langue écrite appelée *Kanbun* (litt. «les lettres chinoises»). Il s'agit bien d'une langue, puisqu'elle a sa propre syntaxe chinoise et son propre vocabulaire, même si elle est lue à la manière syntaxique japonaise et avec des annotations. Les lettrés écrivent en chinois. Une vaste communauté s'était constituée autour du chinois des mandarins, tout

6. Durant l'époque d'Edo, l'introduction des connaissances occidentales se fait par deux voies: les livres chinois et les livres apportés par les Hollandais. Tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, se forme au Japon une tradition des *Rangaku* (les études hollandaises) qui permirent aux Japonais d'avoir accès à la médecine, aux sciences de la nature, à l'optique, à l'ingénierie occidentales. Vers la fin du règne du Shōgun, on constate la création des écoles des *Eigaku* (les études anglaises) dont l'école fondée par Fukuzawa Yukichi en 1858. En 1856 le Gouvernement shōgunal crée le *Banshō Shirabesho* (le service des livres barbares) pour faire face aux nécessités de traductions et de rédactions des textes occidentaux.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

comme, autour du latin, la communauté culturelle des pays européens... On peut y reconnaître les traces culturelles d'un « empire-monde » chinois.

Seul le haut de la culture se communique en *Kanbun*. La « littérature » est cette connaissance des Lettres. Au-dessous de ce *kanon*, se sont constituées les autres pratiques d'écriture « vernaculaires », disposant d'autres systèmes de transcription que les idéogrammes. Selon le double système d'écriture et suivant le double substrat linguistique, les genres de discours ou registres d'« écritures » se répartissent entre *kanji* et *kana*, « noble » vs. « populaire ». Et c'est cette configuration de registres linguistico-discursifs qui va se trouver bouleversée de fond en comble par la modernisation du langage.

Maejima Hisoka (1835-1919), traducteur et interprète officiel du shôgunat, rend publiques, vers 1860, des propositions pour l'abolition des *kanji*. Les sociétés pour les réformes linguistiques et stylistiques : les sociétés du *kana*, du *romaji* (les caractères romains), etc., se multiplient. Elles prônent les réformes de l'écriture en cherchant à transcrire les langages parlés. Car, s'il y a des parlars multiples (parlers populaires, dialectes, etc.), il n'y a pas d'écriture qui permette de les écrire. Fukuzawa Yukichi parle d'un « grand chambardement de langages » visant à créer une nouvelle langue et invente le style qu'on a appelé « nouveau style populaire » en tentant d'écrire le parler :

« Ne pas hésiter de recourir dans le contexte populaire au vocabulaire chinois, juxtaposer le *kango* (le vocabulaire chinois) et le populaire, mélanger chaotiquement les genres archaïques et vulgaires, piétiner les lieux sacrés des *Kanbun*, subvertir leur grammaire, utiliser pêle-mêle toutes les phraséologies compréhensibles et faciles, afin qu'au public, s'épande la civilisation⁷ ».

La modernisation passe par cette révolution du langage vernaculaire. Ce changement radical du paradigme culturel détache la culture japonaise de son traditionnel attachement à la référence chinoise, en l'entraînant vers l'ère des nations.

C'était à la littérature – ou plus précisément à l'invention de la littérature au sens moderne du terme – qu'incomba le rôle de transformer l'économie des langages écrits et, ainsi, de préparer l'institution discursive de la nation. Dans la formulation de Benedict Anderson, l'espace de la représentation nationale comme « communauté imaginée »⁸ s'installe par l'invention du

7. Fukuzawa Yukichi, *Fukuzawa Yukichi Zenshû* (Les Œuvres complètes de Fukuzawa Yukichi), t. I « Préface », 1898, Tokyo, Iwanami Shoten, 1960.

8. Benedict Anderson, *Imagined Communities, Reflections of the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983.

roman réaliste et le développement du journalisme d'imprimerie. C'était aussi le cas de la modernité japonaise.

Les tentatives d'inventer le «roman moderne», suivies de près par les mouvements de formation des nouveaux langages du journalisme, se multiplient vers 1885-1900. Et si les traductions des œuvres occidentales servirent de modèles pour la constitution de nouveaux discours du «roman réaliste», c'est surtout par la description de paysages et de contextes exotiques que furent instaurés de nouveaux cadres narratifs de la représentation romanesque. On pourrait prolonger indéfiniment la liste des premiers écrivains de la littérature moderne japonaise, qui après des études de lettres européennes allèrent séjourner dans les villes du Vieux Continent et qui ont fait de celles-ci des lieux privilégiés de formation de la littérature moderne japonaise.

Il en est ainsi de Mori Ogaï (1862-1922) qui séjourna entre 1884 et 1889 en Allemagne pour ses études de médecine et fit de Berlin le décor du premier roman moderne japonais *La danseuse* (1890)⁹. Quant à Natsumé Sôseki (1867-1916), il rédigea à Londres sa *Théorie de la littérature* (1907)¹⁰. Et dans le sillage de ces deux fondateurs de la littérature japonaise moderne, se succèdent tout une série d'écrivains, tel Nagai Kafû, Shimazaki Tôson... qui feront de leur séjour en Europe le moment de la formation de leur écriture. Leur apprentissage d'écrivain passait souvent par des exercices de traduction des auteurs occidentaux¹¹. Ici aussi les traductions servaient de leçons des mots de la modernisation, et leur expérience des villes européennes de leçons de choses: ainsi, sous la plume des écrivains, les mots et les choses de la modernisation commencèrent-ils à s'ordonner selon une nouvelle disposition et une nouvelle économie discursives. Comme le rappelle Fredrick Jameson, on assiste dans l'expérience littéraire de ces écrivains à la mise en place d'un «laboratoire de la modernité»¹². C'est à partir de cette invention de la littérature, au sens moderne du terme, que la culture japonaise acquiert la possibilité d'énoncer le sens moderne d'une expérience à l'étranger. Il fallait cette invention de la narrativité moderne – qui suppose la formation de la langue standard et nationale – pour que les récits de voyages ou les relations de la vie étrangère n'aient plus s'intégrer à l'univers des *Kanbun*.

L'invention du langage journalistique moderne emboîte le pas à cette rénovation générale de la littérature. Morita

9. Mori Ogaï, *Maihime* (La danseuse), 1890; Tokyo, Iwanami, coll.: «Iwanami Bunko», 1980.

10. Natsume Sôseki, *Bungakuron* (la Théorie de la littérature), 1907, *Sôseki Wenshu*, Tokyo, Iwanami, 1997.

11. Voir sur ce problème, Karatani Kojin, *Origins of Modern Japanese Literature*, Durham, Duke University Press, 1993 (éd. orig. japonaise 1980); Sakai Naoki «Translation and the Figure of National Culture», in Les actes du colloque Paris VIII, *op. cit.*

12. Avant-propos à K. Kojin, *Origins of Modern...*, *op. cit.*

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

Shiken (1861-1897), traducteur des *Choses vues* de Victor Hugo, et de *Deux ans de vacances* de Jules Verne, était aussi journaliste et le premier inventeur du genre «reportage». Sa prose reste encore tributaire de la culture des *Kanbun* dans ses reportages, mais il tente de se libérer de l'univers rhétorique des lettres classiques chinoises en recherchant une description plus réaliste et une narration empirique qui s'énoncent du lieu même de son reportage. Dans un texte paradigmatique du récit de voyage à Shanghai, il tente de mettre en pratique son «style naturel et libre» relatant le «paysage réel». En décrivant, en 1885, l'estuaire du Yangzi Jiang (Cahng jiang) qu'il observe lorsque le paquebot sur lequel il est embarqué s'en approche, il écrit dans son reportage sur la Chine :

«Autrefois les écrits en prose des écrivains chinois faisaient croire aux beautés enivrantes de ces montagnes et de l'eau, à tel point que des générations des lecteurs ont cru à leur vertu mythique. Cependant, je ne me fie plus à ces idolâtries, car ce que je vois ici, n'est en fait qu'un entassement de bosses et de l'abominable bave [...]»¹³.

Ainsi s'affirme la volonté de se dégager de l'emprise topique des lettres chinoises : en désacralisant le paysage, le journaliste cherche à inventer une nouvelle écriture réaliste du reportage.

Au Japon se met donc en place au tournant du siècle un nouvel espace discursif en rupture radicale avec l'univers de représentation dominé par la culture des *Kanbun*. Le processus de formation d'un nouveau régime de discursivité qu'on a dénommé style *Gen'bun'itchi*, style «parlé et écrit» unifié, atteint une certaine maturité vers 1900 : c'est alors que presque tous les romans et les journaux se mettent à ce style et que les genres commencent à se redistribuer selon cette nouvelle configuration discursive. On notera aussi que les fondateurs de la littérature moderne écrivaient aussi pour les journaux quotidiens et que le tirage de ceux-ci explosa littéralement au lendemain de la guerre russo-japonaise de 1904 qui consacre historiquement l'entrée du Japon dans l'ère des nations. Ainsi, sorti de fraîche date de l'ancien univers de xylographie d'Edo, et en opérant culturellement et linguistiquement une rupture radicale avec l'univers de l'empire-monde, se forme un espace moderne et national de représentation. Dans celui-ci, les conditions du sens d'expériences de l'autre culturel se trouvent modifiées, tout autant que les conditions discursives des récits de

13. Morita Shiken «Houji Nichiroku 2»,
Le Journal *Yubin Houchi Shinbun*,
27 mars 1885.

cette expérience même. Les récits de voyages au sens moderne du terme datent discursivement de cette époque-là.

L'espace de représentation de la nation moderne et l'expansion de la frontière

Kikô est le terme japonais par lequel on désigne généralement le récit de voyage¹⁴. Il s'agit d'une mise en discours de ce qu'on rencontre sur le chemin du voyage. Ce genre existe depuis longtemps dans la tradition littéraire. Cette écriture intègre une expérience exotique – la rencontre hors de chez soi – à l'espace discursif du « même ». Or ce qui se passe dans les transformations discursives de la société japonaise que nous venons de décrire, c'est que la surface discursive du « même » sur laquelle viendra s'inscrire cette expérience de l'« autre » s'est radicalement transformée : l'espace de la littérature se constitue en se séparant de l'univers des lettres chinoises, en formant un élément de la représentation – et du reportage – qui relève d'une autre économie de l'écriture et du dire. Cette représentation suppose également un autre support d'inscription que constituent les médias d'imprimerie relayés par d'autres moyens modernes de communication – les réseaux postaux, télégraphiques et ferroviaires à l'ère Meiji (alors que la culture d'Edo était essentiellement xylographique). Un espace national de la représentation – qui est aussi un espace de la langue nationale moderne – se constitue ainsi au début du xx^e siècle. Et si, comme nous l'écrivions plus haut, le mot d'ordre de la « Civilisation » incitait la nation à *dat'sua nyû'ou* (sortir de l'Asie et rejoindre l'Occident), cet espace discursif s'était constitué lui aussi par un geste homologue : en ouvrant par la traduction culturelle massive une nouvelle configuration de langages qui s'ordonne selon de nouvelles règles discursives, et en délaissant l'univers culturel de lettres commun à l'Asie de l'Est.

Les récits de voyages de Kafû¹⁵ – *Récits américains* (1908) et *Récits français* (1909), dont les titres écrits en *hirakana* (écriture phonétique) sont eux-mêmes significatifs – réalisent cette situation d'une nouvelle narrativité moderne où l'auteur, libéré du style des *Kanbun*, épouse littéralement la culture occidentale. L'écrivain évoque ses séjours à Washington, à Lyon et à Paris : son écriture, aspirant à rendre la « poésie teintée de tristesse qu'on ne

14. Le *kikô* qui s'écrit en deux caractères chinois *ki* et *kô*, veut dire littéralement l'écriture du voyage. *Le Journal du Tosa* que Kîno Tsurayuki écrivit en 934 en retraçant son voyage au pays de Tosa dans l'île de Shikoku est considéré comme le premier écrit du genre. Généralement en prose, le genre peut quelquefois faire intervenir des *Tanka* ou d'autres poèmes traditionnels.

15. Nagai Kafû (1879-1959), après son début littéraire avec des œuvres « naturalistes » – *Fleur d'enfer* (*Jigoku no hana* en 1902) et *La femme de rêve* (*Yume no onna* en 1903) – part en voyage aux États-Unis et en France (1903-1908). À son retour au Japon, il vit mal le décalage entre son rêve français et la réalité du nouveau Japon autoritaire et vainement triomphant : le Japon vient de gagner la guerre contre les Russes. Il accuse le caractère factice de la « civilisation d'imposture » de l'État du Meiji. Désenchanté des conséquences de la modernisation et profondément choqué par l'Affaire Taigyaku en 1910 qui consacra le divorce des hommes de lettres avec l'État moderne, il fera de son art une recherche de retour vers l'ancien univers de la culture d'Edo, dont on pouvait encore retrouver dans les quartiers s'étendant à l'est de Tokyo, au-delà du fleuve Sumida : l'atmosphère de vies que ses œuvres ultérieures comme *La Sumida* (*Sumidagawa*, 1909), *À l'Est de la Sumida* (*Bokutô kitan*, 1937) chercheront à fixer dans leur trame romanesque.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

16. Kafû découvre les poésies symboliste et post-symboliste lors de son séjour en France; il va traduire Baudelaire, Verlaine, Henri de Régnier dans son anthologie de poésies françaises *Sango shû* (Coraux, 1913).

17. Traditionnellement le terme japonais d'origine chinoise qui désigne la poésie écrite est *shi* qui signifie le poème écrit en caractères chinois, tandis que le *waka* que l'on considère généralement comme genre poétique traditionnel signifie littéralement « chant japonais » (donc un chant originellement oral); quant au *haïku*, c'est un genre dérivé de la pratique du *waka*. Les gens de lettres du Meiji, comme Mori Ôgai et Natsume Sôseki, fortement imprégnés de culture des lettres classiques chinoises, composaient des poèmes chinois (*kan shi*). Ôgai qui publia une anthologie de poèmes allemands (*Omokage*, 1889) était capable de traduire des poèmes allemands en poèmes chinois; au fur et à mesure que la traduction s'oralise et se vernacularise, cette mémoire culturelle se perd; et c'est à l'époque des poètes de la génération suivante comme Kafû ou Ueda Bin qui publia une anthologie en traduction des poètes français *Kaichônnon* (Bruits de mer, 1905) que la littérature moderne découvre la poésie symboliste et post-symboliste, dont la condensation symbolique du langage va attirer l'intérêt des poètes japonais modernes.

Illustration non autorisée à la diffusion

La couverture du recueils de récits de voyages de l'écrivain Nagai Kafu: Amerika Monogatari (Récits américains): Tokyo, ed. Hakubundo 1908. © Catalogue de l'exposition: Nagai Kafu to Tokyo, éd. Edo-Tokyo Museum, 1999.

trouve nulle part ailleurs qu'à Paris où les hommes aussi bien que la nature sont las des siècles d'une civilisation qui atteint son point d'orgue», s'apparente à une série de poèmes en prose: Kafû découvre à cette époque la poésie symboliste et post-symboliste¹⁶ dont il va plus tard publier l'anthologie. Et il est significatif que ce soit précisément au moment où les écrivains japonais commencent à perdre la mémoire des poèmes classiques chinois¹⁷ qu'ils adoptent la poésie post-symboliste occidentale: une nouvelle « langue » poétique supplée ainsi à l'autre, pour fixer en lui une expérience *exotique* du langage,

comme nous allons le voir plus loin à propos du poète Kaneko Mitsuharu. Les récits de voyage de Kafû montrent sans doute le cas d'une identification euphorique la plus complète de l'écrivain à la culture française – ce qui n'est pas sans faire penser à l'Italie de Stendhal, par exemple. Cette identification sera tellement extrême que l'auteur fait sien l'orientalisme occidental, comme le montre ce passage des *Récits français*, où, obligé malgré lui de retourner au pays, il passe Port-Saïd pour entrer dans le canal de Suez :

« On ne voyait plus sur la digue qu'un poste de surveillance, et au loin en plein désert un drapeau turc, le dernier signe de ce monde qui commençait à sombrer. Encore une minute passée et la nuit tombante avalerait tout. Plus qu'un instant, dans ce désert l'ombre d'un humain, où ne subsistait plus que ce drapeau avec le croissant et l'étoile sur fond rouge. J'ai salué respectueusement ce drapeau. J'admire, oui, j'admire la Turquie. Elle n'est pas, au moins, un pays d'imposture. La Turquie n'est pas ce pays hypocrite qui adopte la façade d'une fausse civilisation avec la prétention superficielle d'entrer dans le club des pays occidentaux. La Turquie. La Turquie polygame. La Turquie despotique. La Turquie mystérieuse. La Turquie féroce. La Turquie pleine de sarcasmes et de superstitions. Je me remémorais une strophe de Musset :

C'est le point capital du mahométanisme,
De mettre le bonheur dans la stupidité,
Que n'en est-il ainsi dans le christianisme ?¹⁸ ».

Une identification idéalisatrice à la civilisation occidentale qui va jusqu'à lui faire adopter un regard orientaliste sur l'Orient, et qui compose chez Kafû une vision très critique de la facticité de la modernisation japonaise. Dans l'un des derniers chapitres, en arrivant à Singapour, le voyageur note :

« Il y a cinq jours, quand nous sommes arrivés au port de Colombo, je m'étais dit que c'était là qu'est né Bouddha ; je me suis rappelé l'opéra Lakmé et j'ai pensé à Kipling et à Leconte de Lisle. J'avais la joie de découvrir les bois de cocotiers, les indigènes nus, les buffles terribles et les vifs éclats de lumière. Devant l'étonnante flore, j'étais enivré du rêve du Tropicque. Mais cette extase éphémère devant le paysage extraordinaire a vite disparu. À présent, ce qui irrite sans cesse mon cœur est de savoir combien ce pays d'Orient, ce pays civilisé nommé Meiji qui a vaincu les Russes, s'est approché de mon corps¹⁹. »

La guerre russo-japonaise de 1904 marque le tournant décisif de la mutation générale des conditions de sens pour la formation de l'espace de l'État-nation moderne auquel s'identifie dorénavant pleinement le Japon. Au plan interne, il s'est doté de tous les appareils et de toutes

18. Kafû, *Furansu Monogatari* (Récits français), Shinchô, 1951, chap. « Port Saïd », pp. 202-203. La citation est en français dans l'original.

19. *Ibid.*, chap. « Quelques heures passées à Singapour », p. 206.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

les institutions, ainsi que de tous les systèmes de communications propres à un État-nation. On voit se dessiner une autonomisation des champs discursifs : la littérature s'autonomise ainsi que le monde des intellectuels. À travers ces nouvelles conditions de sens, la culture d'État et l'espace médiatique de la nation s'installent au lendemain de la guerre. Mais les gens de lettres dont nous venons de décrire l'émergence, vont se dissocier de cet espace de la nation qui se révèle de plus en plus autocratique. À cet égard, l'affaire Taigyaku en 1910 (une affaire de crime de « lèse-majesté », montée par l'État du Meiji, qui se solda par la répression sanglante et l'exécution collective des socialistes, dont leur principal leader, Kotoku Shûsui) marque la rupture entre le monde intellectuel et la littérature, d'une part, et de la nation, de l'autre, alors que le Japon bascule dans l'ère impérialiste (voir la création de la Société de chemin de fer en Manchourie en 1905 et l'annexion de la Corée en 1910).

Certains écrivains ont pu, comme en témoigne le récit de voyage de Natsumé Sôseki : *Voyages en Manchourie et en Corée*²⁰, accompagner cette expansion territoriale ; tandis que les autres se retiraient de l'espace de la nation, comme Kafû qui, après l'affaire Taigyaku, tourne le dos au processus de modernisation et tente de revenir, en deçà de la modernité, à l'univers ancien d'Edo dont il pouvait encore retrouver la rémanence dans la partie Est de la ville de Tokyo. Kafû témoigne d'avoir croisé en 1911 les voitures qui conduisent les inculpés de l'affaire Taigyaku à la Justice :

« En l'an 44 du Meiji, en allant à l'Université Keiô [où Kafû enseignait à l'époque], sur le boulevard d'Ichigaya, j'ai vu cinq ou six voitures qui transportaient les prisonniers au palais de justice de Hibiya. Parmi les affaires que j'ai connues durant ma vie, c'est de loin celle-ci qui m'a infligé l'angoisse la plus indicible. Moi, en tant qu'homme de lettres, je ne devais pas me taire devant cette affaire d'idées. Zola a bien choisi l'exil pour faire justice à l'affaire Dreyfus. Mais moi, comme les autres hommes de lettres de ce pays, je n'ai rien dit. Et je ne supportais pas les douleurs qui affligeaient ma conscience morale. J'avais une grande honte d'être un homme de lettres. Depuis cette date, je n'avais qu'à abaisser le statut de mon art à celui incomparablement minable d'un simple littérateur d'Edo. J'ai commencé à porter l'étui à tabac, à collectionner les estampes Ukiyoê et à jouer du shamisen²¹. »

En s'éloignant de l'espace discursif de la nation, et en se repliant vers l'univers d'Edo, l'écrivain essaiera de retrouver les lieux sémantiques perdus de la modernité.

20. En 1909 d'octobre à décembre, Sôseki publia dans le *Journal Asahi* un journal de voyage en Corée et en Manchourie ; il était invité à ce voyage par son ancien ami qui était devenu le vice-président de la Société de chemins de fer en Manchourie. L'invitation était motivée par le désir de faire connaître par la voix de l'écrivain les quasi-colonies nouvelles dont le Japon venait de prendre possession. Sôseki répond obliquement à cette attente en faisant des descriptions pointillistes et humoristiques des paysages et lieux visités.

21. Kafû, *Hanabi* (Feux d'artifice), 1919, Chikuma Shobô, p. 434.

La recherche d'une narrativité *cosmopolite*: de la *modernisation* au *modernisme*

Le premier cycle de la modernisation du Japon s'achève vers 1925 avec la fin de l'ère impériale *Taishô* (1912-1926). Lorsque le Japon passe à l'ère *Shôwa* (le règne de l'empereur Hirohito qui débute en 1926), les conditions générales de sens se voient bouleversées: l'univers urbain se trouve modifié après le Grand Séisme de Kantô de 1923 qui a fait disparaître les restes des quartiers de l'ancienne ville d'Edo; les mouvements sociaux de type syndical se font jour (la création du Parti communiste japonais date de 1922; le suffrage universel limité aux hommes date de 1925); enfin l'environnement médiatique change avec le développement du cinéma, de la radio (dont les émissions régulières datent de 1925), des disques – le jazz devient à la mode au début du *Shôwa* – des sports, des magazines de toutes sortes, des éditions de grande diffusion, etc²². Ainsi, avec l'ère *Shôwa*, le Japon entre dans l'ère de la culture de masse, tandis qu'il poursuit son expansion coloniale à l'extérieur.

C'est dans ce contexte historique que les mouvements artistiques passent de l'expérience de la modernisation à la recherche d'une certaine *modernité*. Une relation de contemporanéité les lie aux tendances artistiques des autres pays – d'Europe notamment. Un *modernisme* se constitue qui met en cause le cloisonnement catégoriel des genres artistiques. Les premiers poèmes dadaïstes datent de 1923; le futurisme, le cubisme, le surréalisme, l'expressionnisme s'épanouissent à cette époque à Tokyo, tout comme dans les capitales européennes. La conscience la plus aiguë de cette modernité se formule dans le mouvement littéraire *Shin Kankaku ha* (Sensations nouvelles), constitué vers 1925 autour notamment de Riichi Yokomitsu (1898-1947) et Kawabata Yasunari (1899-1972), prix Nobel de littérature en 1968. Yokomitsu qui prône la «littérature formaliste» en citant Saussure et Chklovski dans son essai *Activités sensationnelles* de 1925, s'essaie à des œuvres expérimentales en recourant abondamment au monologue intérieur, aux métaphores inédites ou encore à la construction des images inspirées de la production cinématographique. Il s'agit de produire, par l'écriture, une nouvelle synthèse de sens qui puisse répondre aux effets sensoriels engendrés par les médias modernes.

22. Sur toutes ces évolutions de phénomènes de culture de masse et leur rapport à la littérature, voir Cécile Sakai: *Histoire de la littérature populaire japonaise: faits et perspectives (1900-1980)*, Paris, L'Harmattan, 1987.

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

Yokomistu voyage à Shanghai en 1928 et séjourne dans cette « capitale magique » de l'Asie durant un mois. Il dira de cette ville, en 1939: « Nulle part ailleurs dans le monde, ne se révèle mieux qu'ici l'essence de la modernité »: pour lui, c'est une ville cosmopolite qui incarne les brassages hétéroclites de cultures et de races. Et dès son retour à Tokyo, il s'exprime dans un essai intitulé « L'air, etc. »: « La nation qui persécute le plus les Chinois, ce sont bien les Américains. Et cependant les Chinois ne désirent rien de plus que de se rapprocher des Américains. Or, sans faire alliance avec ces Chinois, le Japon, face au monde, ne pourra rien faire pour l'Asie [...] Dans l'immédiat, la force la plus efficiente qui travaille effectivement pour sauver l'Asie, n'est rien d'autre que le militarisme japonais » (cette déclaration n'est pas sans rappeler, il est vrai, les positions politiques des modernistes européens, les futuristes italiens, par exemple). De ces thèmes de l'affrontement de l'Orient et l'Occident, du bras de fer des puissances colonisatrices – occidentales et japonaise – et de l'Asie exploitée, du chaos grouillant de quartiers où se côtoient les Chinois, les Japonais et les Européens, et de la vie cosmopolite et déracinée des concessions, va naître son premier grand roman *Shanghai* (1928-1931). Son incipit évoque lui aussi l'estuaire du Yangzi, mais nous sommes dorénavant bien loin de l'univers des lettres chinoises dont Morita Shiken avait tant de mal à se dégager:

« À marée haute, le fleuve se mit à gonfler et à refluer. Toutes lumières éteintes, le troupeau de bateaux à moteurs rassemblés formaient comme une vague, proue contre proue. Alignement des gouvernails. Cargaisons entassées à l'abandon. Les jambes noires des passerelles enchaînées... Un signal de la station météorologique indiquait la vitesse d'un vent pacifique et un sifflement monta vers la tour. Le bâtiment de la douane commença à fumer dans le brouillard. Perchés sur les tonneaux entassés sur la digue, les coolies commençaient à être mouillés. Sous l'effet des vagues lourdes, des voiles noires déchirées se mirent à craquer en s'inclinant²³. »

La première phrase annonce métaphoriquement l'univers du roman: au confluent de temps dont la ville chinoise semble passivement se résigner à suivre le cours et où continuent à se déverser les flux de capitaux, d'affaires, d'hommes, la marée de l'histoire commencerait à monter pour l'Asie. L'œuvre dispose de façon complexe les personnages: les Japonais pan-asiatistes en quête d'affaires ou d'aventures, les danseuses, serveuses ou

23. Yokomitsu Riichi, *Shanghai* (Shanghai), 1931, Chûô Kôronsha, 1988, p. 4.

Illustration non autorisée à la diffusion

« *Shanghai dans les années 1920* » reproduit dans Morita Yasuro, *Shanghai Sepia Modan*, Asahi Shinbun Press, 1990.

prostituées expatriées, une jeune Chinoise communiste, les Européens... en adoptant comme toile de fond l'« événement du 30 mai 1925 » qui vit les Chinois de Shanghai se soulever contre Européens et Japonais pour réoccuper les concessions étrangères²⁴. La narrativité moderniste de Yokomitsu est ainsi investie à tracer le tableau historique de cette ville cosmopolite; elle cherche à rendre les sensations nouvelles de ce mélange chaotique de nationalités et cultures confondues, et cela sous le signe d'un certain pan-asiatisme, décrivant dans cette insurrection « la première bataille entre l'Europe et l'Asie dans l'histoire moderne de l'Asie » (Préface à *Shanghai*). Pour ce cosmopolitanisme moderniste, l'Asie du Sud-Est colonisée apparaît comme un lieu qui condense en puissance une modernité pan-asiatique.

24. Vers 1925 Shanghai est le principal centre de la bourgeoisie d'affaires chinoise, du prolétariat industriel (500 000 ouvriers vers 1925) et aussi de l'intelligentsia moderne. L'écrivain Luxung vivait à Shanghai (le poète Kaneko Mitsuharu l'y rencontra en 1925). Le Parti communiste chinois y était créé en 1921. Le Mouvement du 30 mai, à partir d'incidents sanglants entre la police anglaise de Shanghai et des manifestants, entraîne une grève de trois mois dans les usines étrangères de la ville. Signalons que les événements du coup d'État de Shanghai qui inspira *La Condition humaine* de Malraux (1933) date de 1927.



DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida
*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

En guise de conclusion: le récit poétique de voyage comme neutralisation de l'histoire mondialisée

De ces mouvements de va-et-vient de voyageurs «modernes» entre Orient et Occident, entre Japon et Europe, dont nous venons de retracer quelques traits de l'évolution narrative, la trajectoire du poète Kaneko Mitsuharu (1895-1975) forme à elle seule une sorte de condensé littéraire. Il va entreprendre deux grands voyages vers l'Europe: le premier s'accomplit comme identification assimilatrice aux valeurs européennes, tandis que le second va en quelque sorte neutraliser le premier.

Kaneko part pour la première fois en Europe en 1919, séjourne à Londres, à Bruxelles et à Paris, avant de revenir au Japon en 1921. Ce premier séjour – effectué dans de bonnes conditions matérielles, car il accompagne en Europe un marchand d'art – lui assure une formation poétique: en Belgique, il étudie les œuvres des poètes français, traduit les poèmes de Verhaeren et écrit des pièces poétiques de style post-symboliste sans précédent dans la poésie moderne japonaise²⁵ – le recueil de poèmes intitulé *Koganemusi* (Scarabée) édité en 1923, qui lui valut une reconnaissance publique, montre une grande maîtrise technique de la poésie symboliste et post-symboliste française. Son rapport à la culture européenne était en somme assez identique à celui qu'on trouve chez son aîné Kafû, par exemple, comme le montre le passage suivant de ses mémoires littéraires:

«Chaque fois que je sentais le caractère superficiel et la laideur de la culture importée de l'ère *Taishô*, le charme de la culture japonaise ancienne me revenait durant mon voyage. Mais cet univers de beauté irrémédiablement perdu ne reviendrait pas, même si je retournais dans mon pays. Ce fut un double désespoir. Mais pour accepter tel quel celui-ci, j'étais sans doute trop jeune. J'ai tenté de créer un nouvel art japonais qui ne serait pas une imitation de l'Occident. *Scarabée* en était le premier essai²⁶.»

En 1928, ruiné et ayant abandonné la vie littéraire, Kaneko part pour la deuxième fois vers l'Europe. Cette fois, l'itinéraire sera complexe et difficile: le poète voyagera en peignant et en vendant des dessins, faisant étape à Shanghai, Hongkong, Singapour, Java, Sumatra et en Malaisie. Il mettra deux ans avant de parvenir à Paris où il mènera durant deux ans une vie difficile en faisant «toutes les besognes imaginables, sauf celle de [se] livrer à la prostitution». Cette errance lui donnera l'occasion de découvrir

25. Kaneko Mitsuharu, *Koganemusi* (Scarabée), 1923, in *Zenshû* (Œuvres complètes), Chûô Kôronsha, 1976, t. I.

26. Kaneko Mitsuharu, *Zetsubô no Seishinshi* (L'Histoire de l'esprit en désespoir), 1965, *ibid.*, t. XII, p. 65.

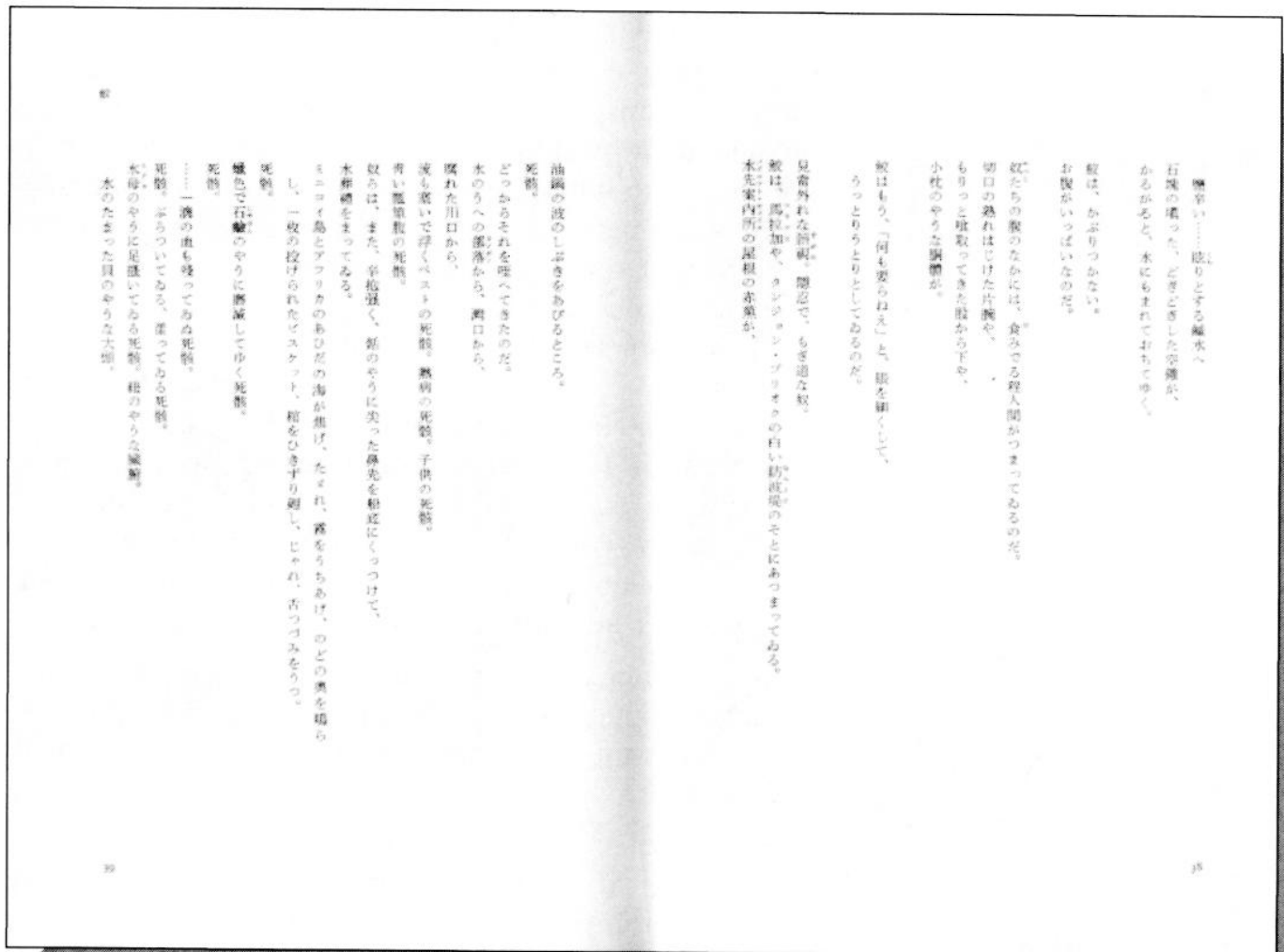
l'Asie du Sud-Est, dont il rapportera notamment un *Récit de voyage en Malaisie et aux Indes néerlandaises* (1929-1931)²⁷. Ce récit de voyage fixe, en une prose poétique, les paysages, les climats, la faune et la flore de la péninsule et des îles, les vies des Malais, des Chinois, des Indiens et des colons japonais. Le texte du récit de voyage n'a jamais été aussi poétique, au sens moderne du terme; le poète met en jeu tous les ressorts dont il a acquis la maîtrise à travers ses expérimentations du langage post-symboliste:

«Le fleuve coule à travers les bois. De l'eau de couleur d'argile imprégnée de limon et du dépôt de feuilles mortes bouge insensiblement.

Les hameaux dont les toits sont faits de feuilles séchées de cocotiers trempent leurs pieds dans l'eau et vacillent. Au bout d'une passerelle de bois, une baraque surplombe l'eau. Est-ce un abri de bateau, ou des latrines? Un baquet auquel est attaché un cordon descend à travers le plancher pour puiser de l'eau: quelqu'un serait-il en train de prendre son bain? Des eaux usées tombent, frappant la surface du fleuve. L'eau scintille parfois d'éclats d'excréments et d'urine²⁸.»

27. Kaneko Mitsuharu, *Maré Ranin Kikô* (Récits de voyage en Malaisie et aux Indes néerlandaises), 1931, *ibid.*, t. VI.

28. *Le fleuve Senblon*, in *Maré Ranin...*, *op. cit.*, p. 6.



DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida
*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

Tout comme le roman de son contemporain Yokomitsu, cette prose dense mélange dans son écriture des populations diverses: les Malais, les Indiens, les Japonais des plantations de gommiers, les Chinois:

«Singapour est un champ de bataille. C'est un endroit où tout se passe comme si, sur des étaux de fers incandescents, des os d'hommes brûlaient en bruissant... Des hindous tatoués de bouse de bœuf au front. Des coolies de sampans et des pousse-pousse. Des femmes du quartier juif avec une espèce de bavette. Des métisses. Des *papanankins* [les chinois du Sud]. Des Bengalais, des marchands arabes. La race gudan. Des courtisanes perses. Des fumeurs d'opium, des indigènes malais, des immigrés. Des réfugiés et des espions. Ils luttent tous contre la chaleur torride et les accès de fièvre. Vue de loin, c'est une ville rappelant une nuée rougeâtre²⁹.»

Ici, il n'y a rien du factice et du fictionnel du Shanghai moderniste. L'Asie *réelle* révèle ses entrailles chaudes, humides et grouillantes. Le texte mêle, dans sa prose de longue haleine à la syntaxe élargie, des mots malais, des termes chinois, des prononciations transcrites, des noms propres exotiques. Une écriture dense et complexe fait de ce récit de voyage une prose poétique du dépaysement. À fleur de peau des paysages des colonies japonaises d'Asie du Sud, se cristallise la surface d'émergence d'une écriture poétique post-symboliste. Les segments de langage poétique que la poésie de Kaneko avait expérimenté à partir de sa période de formation post-symboliste européenne sont réinvestis pour constituer une géographie symbolique du Sud-Est asiatique. La célèbre traduction de Kobayashi Hideo (1903-1983) des poèmes en prose de Rimbaud – *Une saison en enfer* et *Illuminations* (traductions japonaises en 1926) – date de la même période. L'apparition de ces prose poétiques post-symbolistes contribue à constituer une géographie imaginaire de l'Asie du Sud-Est – le «Sud» pour les Japonais. L'espace moderne du langage qui s'était formé avec la nation commence ainsi à atteindre une dimension géopolitique.

Cette dimension géopolitique de la subjectivité poétique fait l'objet d'une écriture poétique par Kaneko lui-même dans un long poème publié en 1931 et intitulé «Requins»³⁰.

« À la surface des mers.[...] / Roulent » les requins « le ventre plein de chaires d'hommes, qui n'en peuvent mais et s'endorment ». Ces requins « se ramassent au Malacca ou à l'extérieur du barrage blanc de Tandjungpriok ». Ils traversent les mers entre l'île Minikoï et

29. *Ibid.*, *Singapour*, p. 69.

30. Kaneko Mitsuharu, *Same* (les Requins) in *Zenshû*, *op. cit.*, t. I, pp. 37-57.

l'Afrique et jusqu'au détroit de Malacca «en coupant en deux les eaux du monde comme Moïse faisant le miracle; fauchant les plages comme la faux de la Mort / ils apparaissent soudain et disparaissent aussitôt». «Ces monstres sans cœur et atroces qui font rage dans le monde» dominent «les mers salées vertigineuses» du Sud. Après cette évocation des bêtes marines dans la première partie, le poème dans un second temps développe une allégorie des mers mondialisées:

«“Nous sommes venus ici en quête de chrétiens et d'épices”,
Ce mot prononcé par Vasco da Gama lors du débarquement en Inde,
On fera bien de le prendre pour ceci:
“Nous sommes venus en quête d'esclaves et de butin”.
Jan Peaterszoon Coen construisit le fort à Batavia
Sir Stamford Raffles força les portes de l'île des Lions,
Bâtit une forteresse pour s'imposer du Siam, du Japon et de la Chine.

Dans cette deuxième partie, le motif des requins est superposé à l'évocation des navires de guerre qui se bousculent à Malacca. Et le corps du poète est assimilé au «cadavre» qui flotte dans les flots de ces mers:

«Dans ces flots, pris de vertige,
J'erre un parapluie noir à la main;
Depuis cinq ans, sept peut-être, ou encore bientôt dix ans.
Hélas! Ils [les requins] ont emporté mes doigts un à un
Et je perdis bien des membres, je suis à présent réduit presque de moitié;
Et les courants me poussent et m'abandonnent tour à tour;
Sous l'équateur dans ce détroit de Sumatra.»

Perdu dans les mers géopolitiques d'Asie du Sud, le cadavre du poète flotte indéfiniment du «Tandjungpriok» au «Malacca», du «large du port de Terokpeton» sous l'«équateur», dans «les coraux du large de Kalimon-Lombok, latitude 8, longitude 115», de la Timor à la Nouvelle-Guinée: «baignant dans la bave, l'urine et les écorces de pastèque, de l'Est au Sud et du Sud au Sud-Ouest». À contre-courant des navires des puissances occidentales avançant de l'Ouest à l'Est, le corps du poète flotte dans sa passivité même de cadavre emporté par les vagues, de l'Est à l'Ouest, à rebours de l'histoire de la mondialisation:

«Ils disent tous:
“l'amitié! la paix! l'amour social!”;
Et ils forment un camp: “oui, la loi, messieurs”,
“l'opinion publique, messieurs”, “et les valeurs humaines, messieurs!”
Merde, là encore une fois, nous nous ferons démembrer.»

DOSSIER

L'Europe vue d'ailleurs

Hidetaka Ishida

*Régimes narratifs et récits
de voyage au Japon (1890-1930)*

« Toute ma vie, j'ai été attiré par la mer », écrit Kaneko; il souligne l'importance de la recherche formelle de la poésie « pour qu'on puisse manier un art qui soit commun à la poésie chinoise, à la nouvelle poésie japonaise et à la poésie européenne », art attaché à « une circulation de langages ». Le poème « Les Requins » réalise une « géo-poétique » de la mer qui tente de neutraliser l'histoire de la mondialisation sur l'évocation métaphorique des mers, géopolitique d'Asie du Sud. Il semble ainsi constituer un point d'aboutissement de la modernisation de la parole du voyage, qui s'était engagée depuis trois quarts de siècles, pour que la narrativité s'intègre précisément dans cette histoire désormais mondialisée.